

## Personalités contemporaines.

- La Bretagne pépinière des Prélats
- Yves Le Trocquer
- nécro : André Hellac (DiPumamb)
- nécro Jaffez Riou
- nécro Yan Sohier (par y Fouie)
- Réflexions de Ropers de Masson
- S' Estoubeillon
- Kileas de Beoque
- Eugène Reigner

Yann SOHIER

-----

Je tiens à saluer ici au nom des hommes de notre génération la mémoire d'un jeune camarade disparu, fier défenseur de l'idéal auquel il avait voué sa vie, noble figure qui doit nous servir d'exemple aux combats de demain.

Yann SOHIER venu au mouvement breton dès qu'il fut en âge de s'y intéresser avait fondé il y a deux ans déjà le groupe des Instituteurs laïques partisans de l'enseignement du breton.

Ar Falz, une petite revue vivante et active était née de cette initiative et s'était rapidement imposée. Depuis sa création elle a menée dans toute la Bretagne une active campagne en faveur de l'enseignement de notre langue maternelle, multipliant les concours scolaires, les campagnes d'affiches et de pétitions. C'est aujourd'hui que l'on peut mesurer le mieux tout ce qu'elle a fait pour répandre dans les milieux de l'enseignement laïque, jadis très réfractaires, l'idée que la langue bretonne avait droit à la vie, qu'elle était la chose de tous les bretons, que la défendre c'était se défendre la Bretagne elle-même. Ainsi peu à peu les hommes de gauche n'ont plus craint de se déclarer partisan de nos revendications culturelles; ainsi peu à peu doit mourir cet esprit attardé qui s'obstine à vouloir faire d'une langue qui nous est à tous commune le moyen d'expression d'un seul parti et d'une seule croyance.

Yann SOHIER était communiste et ne s'en cachait pas: il avait admirablement concilié son idéal social avec son idéal breton. Cela ne l'empêchait pas de collaborer avec tous ceux qui, imbus d'idées différentes se consacraient à la même cause que lui... l'enseignement de la langue bretonne dans les écoles.- Il avait compris que c'était une cause qui devait être l'apanage des instituteurs laïques comme celui des prêtres ou des professeurs libres. Mais que les préjugés à vaincre aussi bien d'un côté que de l'autre!



- 2 -

Un jour, fatigué de toutes les résistances qu'il rencontrât, lassé de l'incompréhension qu'il était obligé de vaincre, il m'écrivait ce mot mélancolique: " Bien que mes idées restent profondément communistes et bretonnes, je pensais que sur une question aussi neutre que l'entrée ~~XXXX~~ de la langue bretonne dans les programmes d'enseignement et dans les examens, une union relative pouvait se faire et un large front unique se former".

Yann SOHIER voyait juste et par delà la mort il donne ainsi une grande leçon d'union à ceux qui veulent sincèrement que la Bretagne vive. La leçon aura peut-être été comprise, puisque l'on a vu sur sa tombe, réunis dans la même pensée s'incliner deux hommes aussi différents que Marcel CACHIN, ancien Député communiste et que l'Abbé PEROTY, Directeur de Feiz ha ~~Breiz~~ Breiz (Foi et Bretagne), la <sup>catholique</sup> revue/bretonnante. Ce geste a toute la valeur d'un symbole: ces hommes ont donné ainsi le vivant exemple de l'union sacrée qui doit tous les jours se former derrière le drapeau de la Bretagne.

Il ne s'agit pas ici de parti politique, il n'est plus qu'un seul sentiment qui doit nous étreindre aujourd'hui: Yann SOHIER est mort et notre pays perd un de ses meilleurs fils. En cette circonstance, pensant à ce camarade dont bien des idées nous séparaient nous ne voulons nous souvenir que du travail mené en commun pour la défense de la même cause et le triomphe du même idéal.

L'oeuvre de YannSOHIER est de celle qu'on ne doit pas laisser périr. Nous avons le devoir de la poursuivre et d'aller puiser sur la tombe du jeune instituteur de Plourivo un admirable exemple de courage de dévouement et de foi.....

Yann FOUERE.

## LA BRETAGNE PÉPINIÈRE DES PRÉLATS

Si la Bretagne peut s'enorgueillir de la pléiade innombrable de célébrités auxquelles elle a donné le jour, elle peut être fière également du nombre considérable de Prélats actuellement en exercice apostolique et nés sur son sol. Nulle province ne peut offrir un tel tableau d'honneur; qu'on en juge plutôt: *Ille-et-Vilaine*, NNgrs Peurois, évêque auxiliaire de Rabat (Maroc); Gorgu, ancien vicaire apostolique de l'Irundi.

*Côtes-du-Nord*, NNgrs Harscouët, évêque de Chartres; Courcoux, évêque d'Orléans; De la Villerabel, évêque d'Annecy; Serrand, évêque de Saint-Brieuc; Le Floc'h, évêque d'Ajmer (Indes anglaises); Boivin, vicaire apostolique de la Côte d'Ivoire; Tréhiou, évêque de Vannes; Dubourg, neveu du regretté cardinal Dubourg, ancien archevêque de Rennes.

*Morbihan*, NNgrs Le Senne, évêque de Beauvais; Duparc, évêque de Quimper; Robert, évêque de Gonaïve (Haïti); Person, vicaire apostolique de la Côte d'Ivoire; Conan, archevêque de Séleucie (Syrie); Le Cadre, vicaire apostolique des Iles Marquises; Le Mailloux, vicaire apostolique de Daoula (Afrique); Le Hunsec, supérieur général des Pères du Saint-Esprit; Picaud, évêque de Bayeux et Lisieux; Le Marec, supérieur général du grand séminaire de Saint-Jacques Guimillau; Le Gouaz, évêque missionnaire; Gaspais, évêque missionnaire; Le Ruyet, évêque missionnaire.

*Finistère*, NNgrs Mesguen, évêque de Poitiers; Le Breton, évêque de Tamatave (Madagascar); Blanquet du Chayla, évêque de Bagdad (Turquie d'Asie); Courtay, évêque de Cayenne (Guyane française); Cogneau, évêque auxiliaire de Quimper; Even, supérieur des chapelains de N.-D. de Pontmain (Mayenne).

*Loire-Inférieure*, NNgrs Nouët, préfet apostolique du Sahara; Guiot, évêque de Port-de-Paix (Haïti); Jean Guiot, oncle du précédent, évêque des Plaines de San-Martin (Amérique du Sud); Terrienne, évêque des Iles Gilbert (Océanie); Aubin, évêque des Iles Salomon (Océanie).

Soit au total trente-six prélats qui, soit en France ou à travers le monde, exercent actuellement leur fécond apostolat et y font rayonner en même temps le nom prestigieux de leur petite patrie: *La Bretagne!*

C. L.



# EN REVENANT DE PLOZEVET

par Auguste DUPOUY

J'étais, le dimanche 22, l'un des invités d'Albert Le Bail aux fêtes d'inauguration qui se sont déroulées à Plözévet, en présence et avec la collaboration active du plus jeune de nos ministres.

La politique n'est pas mon rayon. Non que je m'en désintéresse : je ne suis pas si hautain... philosophe ni si mauvais citoyen. Et puis, elle sait trop bien vous trouver quand vous ne la cherchez pas. Georges Le Bail s'était voué à elle, ce qui lui valut beaucoup d'amis et pas mal d'adversaires : il a droit au respect de tous. Je l'ai, pour ma part, quelque peu fréquenté. Il m'honorait de sa sympathie, quoique nous nous soyons assez vivement heurtés sur une question de pêche sardinière où nos solutions divergeaient, nos points de vue n'étant pas les mêmes : je mettais ma confiance dans les filets tournants, il n'en voulait pas. J'aime à me rappeler que sous la tente d'une autre fête populaire, à Saint-Guénolé, il voulut bien me dire qu'économiquement j'avais raison ; j'avais admis déjà que politiquement il n'avait pas tort. Mais aujourd'hui qu'il n'est plus, il est sorti de la politique pour entrer dans l'histoire. L'histoire a des compréhensions que la politique est presque contrainte d'ignorer. C'est en historien surtout que M. Jean Zay a parlé du sénateur-maire de Plözévet, non sans exalter, à son propos, la force de la tradition, les vertus de la province et la beauté des cathédrales. Je ne crois pas que ni lui ni aucun orateur ait rien dit, ce jour-là, qui pût blesser ou alarmer la conscience la plus chatouilleuse ou la plus inquiète. Le fait est assez rare pour qu'on le signale. Au banquet, où la chaleur communicative du soleil, et non des passions, réduisit les convives les plus officiels à travailler de la fourchette en manches de chemise, j'étais le voisin de table de M. et Mme Dézarrois, de Gourvil, de Waquet, de Lucien Simon, qui ne sauraient passer pour d'acharnés politiciens. Une atmosphère d'union — je n'ose dire sacrée — régnait dans cette vaste salle. On chanta, à la demande d'Albert Le Bail, la chanson du *Pillarwer*, qui, malgré son entrain, est l'œuvre d'un curé — recteur de Botmeur quand il la fit. Il paraît aussi qu'un petit groupe essaya d'une autre chanson beaucoup moins locale et qui se chante le poing fermé. Je l'appris, au retour, sur la route de Pouldreuzic, d'un paysan remarquablement courtois et pondéré, qui était allé, lui aussi, faire honneur à l'andouille et aux tripes bretonnes, et qui me dit : « Nous sommes encore par ici quelques anciens combattants qui avons appris sur le front à nous entr'aider et qui trouvons qu'il n'est pas si difficile de s'entendre ». Comment n'être pas de son avis quand on respire, un beau dimanche, la paix des champs, ou qu'on inaugure, dans un de nos villages, un groupe de binious, ou qu'on dévoile, dans un enclos jadis consacré aux morts, une pierre tombale et commémorative ?

Albert Le Bail a rappelé en termes parfaits le naufrage des *Droits de l'Homme*, ce vaisseau au nom de propa-

gande qui fit partie de la flotte de Hoche dans l'expédition manquée d'Irlande et qui, au retour, désarmé en baie d'Audierne par la bataille et par la tempête, alla s'échouer parmi les brisants de la grève. L'endroit est au débouché d'un ruisseau qui sinue entre des roseaux : il a été signalé au dernier siècle par un menhir assez mesquin porteur d'une inscription. J'aime mieux la simple dalle du cimetière de Plözévet et les deux canons anglais sur lesquels elle repose. J'ai aimé aussi le pavillon de la marine révolutionnaire qui la recouvrait — un losange blanc entre des coins rouges et bleus, au milieu le bonnet phrygien — et la claironnade qui salua, au moment où elle apparut, cette pierre aux 400 noyés des *Droits de l'Homme*. Deux ou trois Anglais assistaient à la cérémonie : j'aime à croire que rien ne les en aura choquées, ni les deux canons, ni le rappel du triste sort fait aux deux adversaires du vaisseau républicain. L'un sombrant comme lui, l'autre réduit à fuir.

Quant aux *Sonneurs* de Quillivic, c'est un chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre de ce maître sculpteur de chez nous. Un chef-d'œuvre assez ancien déjà. Il a figuré jadis — quelques années, je crois — à proximité des faïenceries quimpéroises, au bout des allées de Locmaria, et le désir de l'auteur était que Quimper le lui prit. Mais Quimper, en matière d'art, a manqué quelques occasions, dont celle-ci. Ne le regrettons pas trop : ces *Sonneurs* portant le chapeau bigouden, ils sont très bien placés à Plözévet, qui est aux confins du pays bigouden et du pays capiste, tout proche de Plouhinec, le village mi-paysan mi-marin où naquit, il y a un demi-siècle, René Quillivic. Et regrettons-le d'autant moins que cette inauguration en plein air, favorisée par un ciel d'azur fin, a été pittoresque et réussie au possible. Les assistants n'oublieront pas de sitôt le voile — qui était une voile, comme le remarqua l'un d'eux — un bout de voile tannée d'où sortait le soulier de bronze de celui qui tient la *bombarde*, ni, rangée au pied du monument voilé, la douzaine de binious vivants (on dit un biniau comme on dit un tambour : de l'instrument et de l'instrumentiste) qui nous régalerent de leur ensemble aigret quand le groupe non moins vivant du statuaire apparut, et quand Albert Le Bail, puis le ministre de l'Education nationale eurent loué en des termes approuvés de tous un artiste que nous aimons du fond du cœur pour son talent, pour sa personne, pour ce qu'il y a en lui de si naturellement et profondément breton. Vous qui faisiez dans ces mêmes colonnes, il y a huit jours, l'historique édifiant du biniau, vous auriez été content, ami Charles Chassé, d'être là. Et vous auriez vu à quel point le biniau, avec lui la *bombarde*, sont encore loin en notre Basse-Cornouaille d'être des instruments périmés, malgré la concurrence du piano mécanique, du jazz et — finalement — du *bag pipe*, dont Jaf-

## Yves LE TROCQUER

E Det. 24-2-38 par Auguste DUPOUY

Pour tous ceux qui, connaissant autrement que par la rumeur publique Yves Le Trocquer, ne l'avaient pas vu depuis quelque temps, mais pour ses compatriotes bretons entre tous, la nouvelle de sa mort aura été une pénible surprise. Il meurt à soixante ans, ce qui, dans une république où la gérontocratie n'est point rare, est à peine le seuil de la vieillesse. Et d'ailleurs cet enfant de Pontrioux était un Celte du genre robuste, râblé, large d'épaules, bâti, semblait-il, pour défier toute maladie. La première fois que je l'approchai (c'était à son bureau ministériel des Travaux publics), il portait encore, à la gauloise, les fortes moustaches qui lui donnaient l'air d'un Vercingétorix mûri ou — les yeux bleus aidant — d'un Flaubert trégorrois. Sa bonté, dont répondraient, je crois, ceux qui furent, à un titre ou un autre, ses collaborateurs, semblait être à base de santé.

Si notre monde politique avait davantage le goût de la justice, il profiterait de la circonstance pour faire valoir l'œuvre française de ce Breton. Et il se peut qu'il le fasse à la satisfaction unanime; car, en général, notre III<sup>e</sup> République enterre bien. Mais des hommes comme Le Trocquer, c'est leur force vivante qu'il importe



Yves LE TROCQUER (Safra)

d'utiliser au mieux. Certes on ne peut pas dire que la sienne ait jamais été laissée sans emploi. Tant qu'il a vécu, il n'a pas cessé, même en présidant, de servir. A l'Union douanière, à l'Union routière, on gardera le souvenir d'un tel service. Mais sa vraie place, si le souci du *right man in the right place* dominait en France comme en Angleterre le jeu des partis et le choc des passions politiques, n'était-elle pas encore et toujours à ce ministère de techniciens qu'il dirigea pendant quatre ans et demi — le cas est rare — de janvier 1920 à juin 1924 ?

Technicien, on sait qu'il était — et même, peut-on dire, polytechnicien. Il appartenait justement, ayant au préalable été chef de cabinet de trois ministres successifs, et devenu député en 1919, à ce groupe d'hommes publics qui, au lendemain de la guerre, répondant au vœu profond de la France, voulaient être avant tout des reconstruteurs. Il y avait alors tant de choses à faire ! Il y en a toujours, d'ailleurs. La politique pure, certes, il ne s'en désintéressait pas. Il faut bien, quand elle n'est pas le but, qu'elle soit le véhicule. Mais, sans me permettre de le juger à ce point de vue, je suis porté à croire qu'il ne s'en exagérait ni l'importance ni la bienfaisance. Je me rappelle l'avoir entendu, un soir, dans une conversation, faire d'Aristide Briand un éloge ému (c'était au lendemain

d'un voyage aux pays danubiens). Emotion à part, louer Briand, ce n'était pas se compromettre. Chef de groupe au Sénat, Yves Le Trocquer était sans doute, par tradition autant que par choix, de ces Bretons très nombreux qu'au temps de la grande Révolution on eût appelés des patriotes, et dont le républicanisme est évident, mais qui ont trop le sens des réalités et celui des exigences nationales pour se complaire dans une idéologie furibonde de songe-creux.

Ce qu'il fut comme ministre, et la part d'organisation qui lui revint dans notre occupation de la Ruhr, on ne manquera pas, en France, en Allemagne et ailleurs, de le rappeler. Pour nous Bretons, son nom restera attaché à un certain nombre de réalisations dont la première en date — à une date où il n'était encore ni député ni ministre — fut l'aménagement du port de Saint-Nazaire. C'était avant 1914, et on ne dira jamais trop les services que nous rendit la bonne exécution de ces travaux pour la commodité de nos communications, pendant la guerre, avec la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Plus récemment, on sait ce qu'il a fait à Guerlédan et, si les marémotrices de l'Aber-Wrac'h et de la Rance sont tombées en sommeil, nous ne pouvons que rendre hommage à la pensée d'équipement régional dont elles procédaient et, pour préciser, au plan d'électrification bretonne dont elles étaient des parties maîtresses.

A Paris, et quelles que fussent l'urgence ou la diversité de ses occupations, Yves Le Trocquer restait strictement fidèle au pays natal, et n'omettait pas de se montrer, le cas échéant, dans l'une ou l'autre de ces manifestations de sociétés dont la bretonnerie nous paraît parfois un peu voyante, si nous ne pensons qu'après tout elle est pour des compatriotes en exil un moyen de rassemblement. Il lui arrivait de présider des agapes où le biniou avait son rôle, et je me souviens de l'avoir vu, presque toute une nuit, à une fête des Bretons de Vannes où l'on dansait ferme. Je me souviens surtout (mais il ne s'agissait point, cette fois, de biniouerie), d'une cérémonie qui eut lieu en l'honneur de Jean-Julien Lemordant au Trocadéro, et où, après Charles Le Goffic, il prit la parole — officiellement, puisque c'était le 12 mars 1922 et qu'il était alors ministre des Travaux publics. J'avais jusqu'alors, entre autres orateurs bas-bretons, entendu discourir Georges Le Bail, Louis Hémon, le comte de Kerguézec. Je fus étonné, au sens fort et quasi étymologique du mot, de la facilité de parole d'Yves de Trocquer, servie par un organe retentissant. Et j'avoue que mon admiration n'allait pas sans un grain d'inquiétude, parce que, sans vouloir tordre son cou à l'éloquence, comme feu Verlaine, je m'en méfie toujours un peu, sachant comme elle invite celui qui en est doué à abuser de son trop heureux don, à donner un trémolo pour une idée et une tirade pour une solution.

Mais, contre ce péril, Yves Le Trocquer avait sa technicité. Il avait aussi sa simplicité. Une simplicité que j'ose dire bretonne, parce que nulle part ni chez personne, mieux qu'en notre Bretagne ou chez des Bretons, je ne l'ai rencontrée, aussi franche, aussi naturelle, aussi confiante. Est-ce parce que j'étais un Breton moi-même ? Dès la première entrevue qu'il voulut bien m'accorder, à cet hôtel des Travaux publics où je venais lui demander des lumières sur la situation matérielle de nos grands ports de commerce, cette confiance s'exprima dans le tour que finit par prendre la conversation. L'homme de famille apparut dans le ministre. Il me montrant des photographies, il me laissa voir, avec la discrétion qu'on devine, son cœur conjugal et paternel. J'avais eu à lui parler de Bayonne et du pays basque. Mme Yves Le Trocquer est de cet heureux littoral, bien connu de nos pêcheurs cornouillais, dont plusieurs s'y sont établis, si bien qu'en épousant une Basquaise, comme ils disent à Saint-Jean-de-Luz, il se conformait encore à l'une des dernières traditions bretonnes. En déplorant sa disparition prématurée, qu'il nous soit permis d'adresser à celles et à ceux qu'il laisse dans le deuil l'hommage de notre respectueuse sympathie.

Auguste DUPOUY.

Anto usino de l'Aione

# Mort d'André Mellac co-directeur de "Dihunamb"

La semaine dernière est décédé à Lorient M. André Mellac, co-directeur du « Dihunamb », ancien directeur du « Pays Breton », membre du Collège des Bardes.

C'est une forte personnalité bretonne qui disparaît avec lui.

Ses obsèques ont eu lieu dimanche, à 16 heures, à Lorient.

Le cortège funèbre partit de l'Hôpital Bodélio. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Loeiz Herriou, directeur de Dihunamb, André Degoul, ancien directeur du Clocher Breton, Léon Le Berre, président de la Commission d'Histoire et de Littérature de la Fédération Régionaliste de Bretagne, Le Nestour, président du Bleu Brag morbihannais.

M. Y. Jaffrennou (druide Taldir), directeur du Collège des Bardes, s'était fait excuser, ainsi que M. Choleau, président de la Fédération régionaliste de Bretagne, et avaient par dépêche, dit combien ils avaient été douloureusement impressionnés par la mort de leur ami et compagnon de lutttes soutenues côte à côte pour l'idée bretonne.

La cérémonie religieuse eut lieu à Sainte-Anne d'Arvor, présidée par M. l'abbé Quinquin, prêtre habitué à la paroisse, représentant M. l'abbé Gaudet, recteur. Il était entouré de MM. les abbés Glotin, directeur au Grand Séminaire; Gallais, vicaire de la paroisse; Thomas, aumônier de Bodélio; le R. P. Eugène, gardien du Couvent des Capucins de l'avenue de la Marine.

L'enterrement eut lieu au cimetière de Carnel, que domine, depuis 1908, la croix élevée sur le terrain qui fut donné par André Mellac pour le calvaire de réparation.

En face de la tombe et devant la nombreuse assistance, Loeiz Herriou prit le premier la parole en breton. Le directeur de Dihunamb (barde ar Labourer), ne pouvait s'exprimer autrement pour parler de l'action soutenue à côté de lui par son intime ami.

Voici la traduction à peu près littérale de cet émouvant adieu :

## DISCOURS DE LOEIZ HERRIU

Malgré l'émotion qui étreint mon cœur d'ami, je ne veux pas laisser la terre recouvrir ton cercueil sans te dire au revoir dans cette langue bretonne que tu aimais tant, en mon nom, au nom de la grande famille de Dihunamb, collaborateurs et lecteurs, et des Bretons réunis ici.

Elle est donc venue aussi pour toi cette nuit attachée à toute vie humaine, comme pour augmenter l'éclat de l'aurore immortelle qu'apporte le lendemain.

Elle est venue pour toi, après une vie toute entière vouée à un idéal, au bien de ton pays, et de tes compatriotes. Nous espérons que Dieu, dans sa miséricorde, a déjà comblé ton âme de tous ces biens immatériels dont elle fut avide en ce monde.

Et te voilà venu à ton tour prendre ta place dans ce cimetière, face à la mer, face aux champs ensoleillés de nos jeunes que tu as si longtemps fréquentés avec moi ! Ce cimetière où nous vinmes bien souvent, tous deux, prier sur la tombe de bons Bretons, et échanger nos pensées sur la fragilité de cette existence.

Tu y reposeras entre deux écrivains que tu affectionnais particulièrement et qui eurent une si grande influence sur ta formation intellectuelle et spirituelle : Brizeux, Hello.

Brizeux qui te révéla ton pays ; Hello, qui aida à l'ascension continue de ton âme vers toute beauté, toute vérité.

Que vos âmes soient réunies en cette « autre Bretagne » que chantait Brizeux, comme vos pensées se sont rencontrées, en cette Bretagne terrestre, dans les mêmes amours.

Et sois remercié, avec eux, du bien que vous nous avez fait par votre exemple et vos écrits.

Ce sont des tombes, comme les vôtres, qui sont les assises de la jeune Bretagne, de la Bretagne de demain ;

car votre labeur est une semence toujours vivante et génératrice d'idéal dans la jeunesse bretonne.

Si notre corps est voué à la terre,  
Dans le fond de toute tombe  
Git une semence de vie.

Puis, s'exprimant en français, Loeiz Herriou termine ainsi :

Mon cher André,

Tu as fait ton devoir de Breton chrétien jusqu'au crépuscule de tes jours. Dors donc ton dernier sommeil en paix, face au grand calvaire érigé sur ton sol, dans l'amour du Père, du Fils et de l'Esprit, que nous prions pour la paix de ton âme avec toute lardeur de la nôtre.

Puis c'est notre confrère, Léon Le Berre (barde Ab Alor), qui s'exprime en ces termes :

## DISCOURS DE LÉON LE BERRE

Mon cher Mellac,

Les Bardes, tes frères, ne veulent pas quitter ce cimetière, sans que je n'aie dit, en leur nom à tous, leur chagrin et leur espoir.

Comment ta mort ne serait-elle pas pour tous, un coup cruel ? Pour nous, plus anciens, nous te regardions comme la chronique vivante de la Résurrection bretonne, et les plus jeunes, prenaient de toi une leçon d'abnégation.

Tu eus pu être le premier parmi nous. Ton érudition sur le passé de la race, sur notre histoire de peuple jadis renommé à l'Extrême-Occident, sur nos arts celtiques, ton esprit prompt qui jugeait hommes et choses du premier coup d'œil, te donnaient le droit au premier rang.

Tu trouvas préférable, au lieu d'écrire des livres qui eussent perpétué ta mémoire, de batailler dans les colonnes du « Pays Breton », dont la nouvelle génération lorientaise actuelle se souvient à peine. Et tu y travaillais pour le plus grand bien du pays ! Combien de fois, de ta plume aliguésée et maqueuse, as-tu mis les vœux de ton côté et navré de ridicule les ennemis de la Bretagne ?

Avec Loeiz Herriou, ton compagnon d'armes, c'est toi qui créas cet instrument de conquête bretonne, qui se nomme « Dihunamb » ! Oui, réveillons-nous tous ! A deux vous avez sonné cette trompette de la résurrection des ossements desséchés dont il est question dans le prophète Ezéchiel. Votre voix pressante a été entendue dans les deux langues, en breton, en français, par la masse de nos concitoyens endormis sur les bords du fleuve de l'oubli, et qui ne savaient plus ou savaient mal le langage des aïeux... Et pour leur ouvrir le cœur, tu savais les réjouir de paroles joyeuses... J'ai souvenir de la gaieté que nous communiquait la vivacité de ton esprit, combien nous étions revivifiés, alors que soulevés par la mort de fatigue, en suivant Loeiz, les dimanches d'avant-guerre, lorsqu'il discourait et chantait pour « Dihunamb » dans les bourgades du Vannetais.

L'« U. R. B. », l'« Union des Bretons », après elle, ont estimé en toi le grand écrivain qui, semblable au bon serviteur de l'Evangile, savait leur donner selon leur besoin, au temps voulu ! Qui veilla avec plus de soin sur leurs caisses, besoigneuses ? Et puisque l'argent est le nerf de la guerre, toi, resté trésorier, tu devais nous apparaître comme l'un des chefs les plus en vue de nos luttres pacifiques pour le pays !

Et comme tu t'adonnais avec tant de conviction au bien de la Bretagne, le Gorsedd pour te couvrir un peu de ta peine, t'admit au rang d'ovate, à sa tenue de 1906 à Saint-Brieuc. Le titre d'ovate est réservé aux hommes qui ont surtout contribué par leur travail au bien-être de leur pays.

Spirituel, amoureux du bon ordre, cœur joyeux, ton cœur tressaillait de charité devant l'indigence sous toutes ses formes. Que de peines et de soucis de la pauvreté n'as-tu pas consolés. Combien de défenseurs de la patrie bretonne n'as-tu pas aidés ?

Dur pour toi-même, ta bourse était toujours ouverte pour l'aumône discrète... Il n'en était question que devant toi, devant le bénéficiaire et devant Dieu.

Dieu ! maintenant tu le vois face à face. Il sait récompenser les hommes de bonne volonté comme toi, qui ont sacrifié leur vie tout entière à remettre la patrie dans sa voie. Tu as fait tes adieux à la Bretagne après avoir tant travaillé pour elle ! Tu es parti pour cette autre Bretagne chantée par le barde renommé qui sommeille aussi dans ce cimetière.

C'est à ton tour de partir

Vers une autre Bretagne dans un monde meilleur.

Puissions-nous tous, nous les Bardes et les tiens qui te pleurent te rejoindre au palais de la Trinité, comme disaient nos Pères, pour chanter avec nos vieux saluts à jamais le cantique de saint Hervé, essence suprême de notre désir d'une vie qui ne périra jamais !

L'assistance se retira profondément émue par cette évocation d'une vie de militant breton vouée au service de sa petite Patrie.

Nous prions la famille d'André Mellac d'agréer l'expression de nos profondes et chrétiennes condoléances.

## BRETONNES



Caractère régional et familial. Septembre à Arradon, au mariage de Mlle Anne-Marie Guillo.

M. Jakez Riou

Un deuil nouveau et très douloureux vient de frapper les Lettres Bretonnes. Jakez Riou, l'écrivain de langue bretonne sans doute le plus apprécié de toute la Basse-Bretagne, n'est plus.

Il s'est éteint hier en une clinique de Châteaubriant, où depuis environ huit mois la Faculté l'entourait de ses soins. Jacques-Yves-Marie Riou était né le 1er mai 1899, benjamin d'une famille de huit enfants, à Lothey-Landremel, municipalité commune cornouaillaise, proche de Châteaulin; sa prime enfance fut bercée par le chant des écluses du canal de Nantes à Brest, et l'ambiance des ravins verts que déchiraient de place en place les masses noires des carrières d'ardoises, l'imprégna si totalement que l'on peut dire que toute son œuvre littéraire n'a été que le reflet de ses impressions d'enfance.

Jakez Riou fit de solides et brillantes études en Espagne, d'abord à Fontarabie (Gulpuzcoa) ensuite à Miranda-Ebro (Vieille-Castille).

Parti avec la classe 19, l'Armistice de 1918 le trouvait à quelque trente kilomètres du front, attendant l'ordre de monter en ligne.

Il fut envoyé en Allemagne avec les troupes françaises d'occupation, et en profita pour acquérir d'intéressantes notions d'allemand, augmentant ainsi un bagage de français, d'espagnol, d'anglais, de latin, etc., qui lui permettaient de lire les auteurs dans le texte.

Nous le retrouvons ensuite à Paris, bohème impécunieux ou employé ponctuel rétribué, mais non pessimiste. Puis il devient rédacteur au « Courrier du Finistère », hebdomadaire imprimé à Brest en breton et en français.

Il fit partie, comme chef de la rédaction brestoise de l'« Ouest-Journal », à la naissance de ce quotidien, le 1er mars 1931. C'est à son labour que le mal qui devait l'emporter, a surpris Jakez Riou. Le métier de journaliste ne va pas, on le sait, sans de dures fatigues et des dangers certains. A Brest même, au cours d'éructes de pénible mémoire, opposant les troupes du II<sup>e</sup> Colonial aux manifestants de l'Arsenal, une balle perdue éraflait le genou de Jakez Riou, face à la Préfecture Maritime.

Il continua, faut-il le dire, à assurer son service rédactionnel et photographique, comme si de rien n'était.

Mais le Jakez Riou qui restera dans le souvenir des Bretons, est l'écrivain de langue bretonne. L'homme au brillant bagage intellectuel avait réussi le rare tour de force de se débarrasser de tout cet acquis pour revenir à la langue bretonne et s'exprimer comme s'exprimaient ses pères... comme, si jamais il n'avait connu un mot de français.

Qui n'a entendu la mélodie prenante de « Geotenn ar Werc'hez » — L'Herbe de la Vierge — le dernier en date de ses ouvrages édités, ne peut sentir à quel point de perfection il avait amené pour son usage personnel et la joie de ses lecteurs, cet instrument splendide et méconnu qu'est la langue bretonne.

Jakez Riou ne s'en doutait sans doute pas lui-même. Il était le contraire d'un militant ou d'un apôtre. La politique était le cadet de ses soucis. Par contre, il aimait d'amour le « brezoneg » paternel. Il en jouait comme d'un instrument de musique. Aucun de ses ouvrages ne porte la marque d'un souci d'apologétique, pas même son célèbre « Gorsedd-Digor », satire, traitée à la bouffonne, de certains travers linguistiques des ses compatriotes.

Il brillait, au contraire, par son inspiration très pure, très haute — voir son « Introïbo — un peu mélancolique aussi, comme ses « Tousegi ». Les « crapauds » — ces rossignol de la boue, pour les nommer comme Tristan Corbière — avaient en effet retenu la sympathie que cet homme robuste naguère portait néanmoins à tous les déshérités.

Le « Courrier du Finistère » a publié en feuilletons nombre de ses récits bretons, « Lizer an hini maro » — La lettre du mort » ; « An Ti Satanazet » — la maison hantée — etc. La revue « Gwalarn » que dirige à Brest, M. Roparz Hemon dont le nom fait autorité dans les Lettres Bretonnes a, de son côté, donné une place de choix aux écrits en prose et en vers de Jakez Riou. Il vient justement de finir la publication de l'émouvant « Alanig al Louarn ».

Mais le meilleur de l'œuvre de l'écrivain disparu reste inédit.

Jakez Riou était lié d'une robuste amitié avec Youenn Drézen, autre écrivain de langue bretonne. Youenn Drézen, est nous le croyons, le confident le plus qualifié, avec René-Yves Creston, le peintre nazairien bien connu de l'écrivain breton, Jakez Riou. N'avaient-ils pas créé cette association de « Skridha-Skeudenn » — par l'écrit et l'image — qui leur a permis de donner en éditions luxueuses « Kan da Gornog » ou Chant à l'Occident et « Geotenn ar Werc'hez », l'Herbe de la Vierge.

Ni Creston, ni Drézen ne laisseront s'éteindre le flambeau tombé. Ils le doivent à la mémoire de leur camarade l'œuvre et la mémoire de Jakez Riou parti avant eux.

Puisse le culte dont il vont entourer apporter au moins un peu de baume au cœur de sa veuve éplorée, née Marguerite Griffon, de Douarnenez, à toute sa famille et à la famille Jakez Riou.

LE COURANT SERA COUPÉ — L'Energie Electrique de la Basse-Loire informe ses abonnés que le courant sera interrompu le dimanche 17 janvier 1937, de 8 heures à 17 heures, sur le territoire de la commune de St-Gildas de-Rhuys.



## Réflexions de Ropers Le Masson

---

..."Il faut en Bretagne, une puissante association culturelle, neutre politiquement, mais d'esprit chrétien.

Je conçois cette neutralité comme celle du Cercle Breton de Vannes que j'ai imposées petit à petit, non sans peine : Pas de politique ni positive ni négative et sur ce dernier point, j'ai peur que l'Evêché de Quimper connu pour ses passions anti-nationalistes n'ait pas la tolérance voulue, tolérance qui est de règle à Vannes et qui est tout à l'honneur de son Evêché...

..."Voici à mon sens le schéma que doit avoir le "Bleun-Brug" :

(A) Dans les villes, au lieu d'avoir cadres et troupes à part, il se contente de soutenir l'action du Cercle Breton ou Celtique de la ville pour les inciter :

1°- A organiser des cérémonies bretonnantes et chrétiennes dans les paroisses urbaines avec union de prières pour le pays (en patronnant l'Union Spirituelle Bretonne de l'Abbé Le Floc'h)

2°- A susciter des liaisons entre les cercles urbains et les paroisses rurales.

3°- En patronnant les formations de jeunesse bretonnes et catholiques, au premier chef Ololé qui devrait lui être rattaché (ici nécessité d'agir sur les Evêques contre les empiètements des Scouts, Coeurs Vaillants etc...)

(B) Dans les campagnes, en organisant dans chaque paroisse, des éléments de cercle avec :

1°- Bibliothèques bretonnantes, en liaison avec les cours de breton des écoles primaires et les revues bretonnantes,

2°- Chorales ~~bretonnes~~ bretonnantes en liaison avec la paroisse pour l'église mais ayant un programme profane, un apostolat de la danse bretonne et du costume breton en liaison avec la Bodadeg ar Sonerien, un apostolat des sports bretons.

3°- des sections d'Ololé Rurales,

4°- Sur le plan cantonal, une troupe théâtrale bretonne.

En un mot, il faut que tout ce qui est culturel breton, d'esprit chrétien soit centralisé par une association unique faisant appel à quelques groupes spécialisés strictement indispensables.





# Choses de chez nous

Aujourd'hui

## RIGNIER

le fauteuil qui lui était réservé. Salutations, présentations... Mon épouse et moi devions répondre à un interrogatoire, puis le président sollicita notre adhésion; je lui répondis que je la lui donnerai après l'avoir entendu exposer les buts du Cercle Celtique. L'orateur fit alors une très longue causerie sur l'œuvre idéaliste et pratique qu'il allait réaliser. Une discussion, à laquelle je pris part, suivit et exposa quelques points nébuleux, et le président déclara qu'il avait un rendez-vous très urgent, disparut en lançant à tous un cordial « Kenavo ».

— Vous retournâtes au Cercle ?

Je retournai donc au Cercle Celtique dont je devins membre actif et où je trouvai d'excellents Bretons. Je ne puis m'attarder à relater toutes les petites réunions, conférences, concerts intimes du début pour arriver à notre fondation des cours de breton, en 1920. Les premiers furent faits par Jules Marcel Gros, diplômé des Etudes supérieures de langue Celtique de l'Université de Rennes, et druide du Gorsedd, et Saik Le Goff, à ce moment étudiant en droit. A ces cours, je fis la connaissance des jeunes gens de « l'Union de la Jeunesse Régionaliste Bretonne », devenu ensuite « Groupe nationaliste Breton ».

Ces cours de breton n'ont jamais été interrompus et fonctionnent toujours; nous avons même eu des cours de Gallois et de Gaélique.

— Vous donnâtes également des fêtes.

La première grande manifestation organisée par le Cercle Celtique à Paris eut lieu dans la salle des fêtes des Etudiants catholiques bretons, au profit des fêtes celtiques projetées par Camille Le Mercier d'Erme, pour commémorer l'anniversaire du Débarquement de Jean IV, le Conquérant, à Dinard, le 3 août 1921, fêtes qui d'ailleurs, furent interdites par le Gouvernement quelques semaines avant la date fixée.

Notre manifestation de Paris avait eu lieu, fort heureusement, quelques jours avant cette interdiction, sous la présidence du Marquis de l'Estourbeillon, directeur de l'Union Régionaliste Bretonne, qui avait donné son adhésion au Cercle depuis deux ans. Cette fête qui comporta un drame celtique « Le dernier sacrifice » de M. l'abbé Lozet, membre du Cercle Celtique et d'une partie concert à laquelle participa le regretté barde Léonik Le Boucher, obtint un énorme succès et révéla l'existence de notre Cercle à de très nombreux Bretons de Paris.

La même année nous avons organisé des cours de danses bretonnes et l'année suivante, en 1922, notre chorale des « Kanerien Breiz » qui ne se révéla qu'en 1923.

Vous organisâtes souvent des manifestations artistiques ?

En principe, nous célébrons chaque année, le 19 mai, notre fête nationale de la Saint-Yves; le matin, messe avec cantiques bretons et sermon en langue bretonne; l'après-midi ou le soir, concours de déclamation et de chansons populaires en breton; suivi d'un concert ou d'une représentation de théâtre.

liques Bretons, sous la présidence de la « Duchesse de Bretagne » : comédie de Di-na-dor « An diou Vreiz », cantate de Pierre Thielemans, avec les « Kanerien Breiz » (Solistes : MM. Léonik Le Boucher, Pierre Quintin, Mlle Suzig Demay), et orchestre symphonique. « Ar c'hornadoned » (traduction du K.L.T. de « An Azequad » de Job er Glean). Cette séance remporta un tel succès qu'on dut refuser du monde.

Les 22 et 29 janvier, 1927, grandes représentations de théâtre breton au Théâtre René Maubel : « Tag-Janl »; « Lina » (drame breton en un acte de Roparz Hémon), et « Ar c'hornadoned ».

Le 19 mai, dans le même théâtre, concours de chant et de déclamation : « An Tanted » (Le Cercle de Feu, image pour la saint Jean d'Été), drame breton en français, de Mme Jeanne Perdiel-Vaissière, avec chœurs et danses bretonnes, orchestre symphonique; « Lina, Ar c'hornadoned » (miracle Gallois, traduit du breton par Roparz Hémon).

Le 21 mai, le Cercle Celtique participe au gala Théodore Botrel, au Théâtre Antoine. Le 26 mai, deuxième représentation du programme du 19 mai (sauf les concours) au même Théâtre René Maubel.

Le 5 février 1928, concert de musique celtique avec les concours des bardes Emile Cuff et Léonik Le Boucher, les « Kanerien Breiz » et Mme Suzig Morvan-Demay, dans la salle de « La Démocratie ».

Pour la saint Yves, couronnement de la « Duchesse de Bretagne » dans la salle des Fêtes de la Société d'Horticulture. Cette cérémonie magique se termina par un grand concert organisé par les « Kanerien Breiz », sous la direction de Maurice Duhamel, avec les concours des bardes Emile Cuff et Léonik Le Boucher, la grande cantatrice lorientaise Claire Galeron, Mme Suzig Morvan-Demay, et Mlle Loëzia Fleuter. On entendit des chants et chœurs celtiques et des œuvres symphoniques de Paul Ladmirault, René Baton et Maurice Duhamel, furent exécutés par l'orchestre.

J'en passe...

Le Cercle Celtique s'assure de la concurrence de témoins, de cantaristes et de musiciens réputés, de joueurs de binions et bombardes comme les frères Donnio, Hervé ar Mann, Doric Le Voyer et Marcel Audic; des maîtres de danses tels que Mme Gabrinn, M. Morvan, M. Julian Nédélec.

Les plus belles pièces du Théâtre breton y sont interprétées. Citons les meilleures : « Ar Barr-Avel », d'Évnnig Penn-ar-Choas, « Plectr » et « Vragouber » comédie de Di-na-dor; « Post-falinn ar Yatez Inn », adaptation de Louis Nédélec de la pièce ultra-celtique de Job ar Glean, « An Eurod Breiz », adaptation en breton unifié et sélection arrangée par le compositeur Georges Arnoux de « La Noc au Pays de Vannes » de M. l'abbé L. Dantec; « Eransen ar Mor » (légende bretonne), poème musical en français d'Alice Sautereau; « Ar Barner Barnet », comédie en un acte de Erwan Penn-ar-C'hoad; « Eun Nozvezriad » « Reo Gwenn » drame en un acte, composé en Gallois, par Berry, et traduit en Breton par Y.-V. Perrot et Geraint Dyballt Owen, etc.

En 1932, ce fut l'année où j'abandonnai la direction du Cercle Celtique, pour rentrer enfin dans notre chère Bretagne.

— Je fréquentais le Cercle à cette époque; votre départ fut vivement ressenti parmi les compatriotes.

— Ce n'est certes pas sans regret que je dus quitter mes amis. Voulaient cependant rester sur la brèche jusqu'au dernier instant, j'organisaï un festival René Baton en l'honneur d'un festival breton compositeur breton. Cette manifestation se déroula le 20 mars dans un très beau et vaste local. Un programme richement choisi et d'as plus varié fut offert à un public nombreux et intéressé.

Puis le 19 mai, fête de la saint Yves, dans la salle Raymond Susset et les jardins y attendant fut une journée d'adieux. A cette occasion, je tiens à signaler que nos Korollarion du Cercle Celtique ont obtenu, en mars 1932, le prix d'excellence au championnat international de danse qui eut lieu au Conservatoire de Paris. Un souper fut ensuite servi dans les jardins, à l'issue



de Nouvelle

(Mois gravé de X. de Langlais).

### GOUEL AN ANAON La Fête des Morts

duquel, une délégation de charmantes jeunes filles offrît au directeur du Cercle Celtique de Paris, un superbe buste de « bigouden » œuvre du sculpteur Louis Nicot, en remerciement de l'essor qu'il a su donner au groupement qu'il avait fondé. Le barde Évnnig Penn-ar-Choad prononça alors une allocution en langue bretonne, en l'honneur de son confrère bardique, le druide « Bleiz Gouez », titre que je reçus lors de ma nomination de Druides du Gorsedd de Saint-Nicolas-du-Pélem, en 1930. Je ne saurais comment remercier tous les compatriotes des témoignages de sympathie qu'ils m'avaient prodigués... Trois semaines après, j'arrivais à Rennes...

deux, une délégation de charmantes jeunes filles offrît au directeur du Cercle Celtique de Paris, un superbe buste de « bigouden » œuvre du sculpteur Louis Nicot, en remerciement de l'essor qu'il a su donner au groupement qu'il avait fondé. Le barde Évnnig Penn-ar-Choad prononça alors une allocution en langue bretonne, en l'honneur de son confrère bardique, le druide « Bleiz Gouez », titre que je reçus lors de ma nomination de Druides du Gorsedd de Saint-Nicolas-du-Pélem, en 1930. Je ne saurais comment remercier tous les compatriotes des témoignages de sympathie qu'ils m'avaient prodigués... Trois semaines après, j'arrivais à Rennes...

Mon exposé serait incomplet, si je ne mentionnais pas que c'est le Cercle Celtique de Paris qui fait entretenir, à ses frais, la tombe de Jean Le Fustec, au cimetière de Montparnasse et que, chaque année au mois de mars, le dimanche le plus rapproché de l'anniversaire de sa mort, il se rend sur sa tombe pour y déposer une gerbe de bruyères. Les bardes de la région parisienne y prononcent des allocutions en langue bretonne.

— Les Cercles Celtique prêtent leur concours à de nombreuses fêtes bretonnes dans la région parisienne et en Bretagne...

— Chaque année, l'un des Cercles Celtiques possédant une chorale ou un groupe de danseurs prend part aux fêtes du Gorsedd.

Le Cercle Celtique de Paris est toujours invité à prêter le concours de ses « Kanerien » et « Korollarion » aux parades de Villeneuve-le-Roi et de Montfort-Amaury, pour les messes en musique du matin et au cabaret breton de l'après-midi.

Le Cercle Celtique de Paris, avec ses « Korollarion » et « Kanerien » fut invité à participer, avec plusieurs provinces de France, aux grandes fêtes qui furent données, du 12 au 15 juillet 1931, dans le grand duché du Luxembourg.

Pour l'action vécue de tous les Cer-

### Chansons populaires gallo-bretonnes

## AU GUI L'AN NEUF

Que le bon Dieu bénisse  
Villages et maisons (bis)  
Pour un peu de saucisse  
Vous aurez des chansons.  
Au gui l'an neuf.

Tot bonne vieille apporte  
Une cocotte de miel (bis)  
Nous sommes à la porte  
Le vent pique sous le ciel.  
Au gui l'an neuf.

Que notre suc s'emplisse  
Des égrenes c'est le jour (bis)  
Et que chacun y élisse  
Un cadeau à son tour.  
Au gui l'an neuf.

Méret, gens des villages,  
Les petits égreniers (bis)  
Font des vœux de bonheur  
Au gui l'an neuf.

A leur chère Bretagne  
Souhaitant la liberté (bis)  
A sa belle campagne  
Grande prospérité.

Au gui l'an neuf.  
HOZEN AR BREZON.

## Pour apprendre le breton

Dans plusieurs villes de Bretagne et à Paris fonctionnent des cours de langue bretonne suivis par de nombreux élèves des deux sexes. Il est une autre catégorie de personnes désireuses, elles aussi, d'apprendre le breton que leur éloignement de tout centre ou leurs occupations empêchent de suivre ces cours.

C'est à leur usage qu'a été institué par la revue « Dihunamp » des cours gratuits de breton par correspondance.

Ces cours fonctionnent depuis 3 ans et ont donné d'excellents résultats, puisque des élèves de 3<sup>e</sup> année lisent et écrivent maintenant le breton d'une façon courante et sont à même de converser convenablement.

Deux cours fonctionnent l'un pour ceux qui ignorent totalement la langue et l'autre pour ceux qui en ont déjà une certaine connaissance.

Les bretonnants qui veulent apprendre à lire et à écrire leur langue ont également avantage à suivre ces cours.

Le breton enseigné est le breton usuel, celui qu'emploieront nos meilleurs écrivains : J.-P. Calloch, J. Le Bayon...

Les personnes désireuses de suivre les prochains cours peuvent s'adresser à M. L. Herrieu, Directeur de la revue « Dihunamp », à Hannebont (Morbihan), en joignant une enveloppe timbrée pour la réponse.

## Bibliographie bretonne

FEIZ H. A. DREIZ, AR YUGALE (Octobre 1935). — Sous une couverture magnifiquement illustrée d'un bois gravé de X. de Langlais, nous trouvons : « Rouzig hag an Express » (La Vache et l'Express), histoire microbolante.

« TELEN DAGDA » (La Harpe de Dagdad) conte gallois ; les aventures de Tonnel et son chat, quelques bons mots et résultats des concours des Bleun-Brug.

BREIZ — Editions d'Arvor-Guingamp. — Au sommaire : Kontaden Gouel An Anaon (Conte de la Fête des Morts). — Exposition de Bruxelles : « Da goul an holl Sent » (Fête de la Toussaint), poésie, choses et autres, etc.

### Lisez et propagez

## Le "NOUVELLISTE"

utilisez sa publicité

FAITES TRAVAILLER  
SON IMPRIMERIE



# UN CHEF BRETON : de l'Estourbeillon



Dans ce train matinal qui, de Châteaubriant gagne Massérac, je puis à loisir, en caressant du regard la claire campagne, humer la fraîcheur acide du jour qui se prépare, et réjouir mes oreilles des propos de deux purs philosophes. Ils ne traitent point de l'amour. Leur thème est la religion. Celui qui sur les biceps arbore un tatouage violent, quelque navigateur, multiplie les affirmations. Son interlocuteur approuve et renchérit. Par strophes alternées, ils récitent à leur manière la prière de l'aurore, psalmodient une litanie, mais laïque. — Chez moi, on communie point. — Chez moi, on salue pas le curé. — Chez moi, on fout les seurs à la porte. — Chez moi, on s'enterre civilement. Oraison lancée en chœur : ne faisons pas le jeu de la réaction.

Hélas! la réaction est partout. Comment leur avouer que, moi mécréant, absent de la politique, je vais saluer ce qu'ils appellent un cléricale réactionnaire. Sans rien d'obligé, certes, ni de servile. Car, dans la personne de M. de l'Estourbeillon, je me fais honneur de saluer par-dessus tout un Français, un Chrétien et un Breton.

## UN BRETON TYPE

A la descente de Massérac, je l'aperçois, trapu, solide, arc-bouté sur le sol, ainsi qu'un arbre noueux qui résiste aux bourrasques. Il me fait front. Sa taille est droite, droit son regard. Un regard bleu, dur, froid, mais dans la transparence duquel passe le rêve lointain des Celtes. Ces expressions s'imposent. Ah! qu'il est de bonne race! Quatre-vingts ans d'âge et de lutte n'ont pas amolli les lignes accusées d'un visage qui, des tempes rectilignes au nez en bec de mouette, au menton en foc, appelle le souvenir de nos côtes où se creuse le roc abruptement. La voix ténue mais incisive. L'allure, en sa courtoise simplicité, celle du commandement. Le marquis est druide : à bon droit; mais, plutôt que la faucille, je le vois manier la hache d'arme d'un compagnon de Du Guesclin.

L'auto nous mène au château de Penhoët. Bientôt, devant un bol de cidre et le meilleur pâté du monde, nous devisons, j'allais dire les coudes sur la table. Pourquoi donc pas? Ainsi, naguère, sous un toit de Vendée, mon bisaiéul, dont m'entretient mon hôte (une chaîne ancienne se renoue aujourd'hui), ami des simples, serviteur du roi, recevait au retour de la chasse les bonnes gens d'alentour, qui l'aimaient bien. Il y a toujours eu des Français pour s'entendre, et les cœurs probes ignorent le mépris comme l'affectation. Et puis, certains mots ouvrent le seuil de tant de songes : il nous suffit d'évoquer tel coin d'horizon, pas bien loin, et nous voilà partis vers un commun pèlerinage. Désormais, nous aurons dans les yeux certain ciel de Bretagne, celui qui à la pointe d'Arradon se penche vers l'île d'Arz.

## CEUX QUI TRAHISSENT

Il la connaît, sa Bretagne, le marquis; et il connaît ses Bretons. Même et surtout ceux qui trahissent.

« Vos laïcs de ce matin, me dit-il, ce pourrait être des anciens de l'école libre. Combien, à peine le certificat en poche, tournent le dos à l'Église. Et lâchent aussi les champs, et quittent leur parler, leur costume, et renoncent à ce qui les fait eux-mêmes. Ce petit bougre de quatorze ans qui me disait l'autre jour : je planterai là les parents, c'est un bagage inutile; je m'en irai, je ne veux pas crever sur la terre. Entendre ça, moi dont certains fermiers tiennent la même terre depuis des siècles! Je lui ai répondu : mon gars, si tu agis de la sorte, tu pourras courir, tu n'es plus breton, je te renie. C'est vrai, on assiste à une démorcelation générale. Un sauve qui peut. Ah! la grande cause, je suis ce que c'est. Elle ne change pas depuis cinquante ans. Elle ne change pas, au fond, depuis 1789, depuis cette nuit du 4 août. Elle ne fait que multiplier ses ravages. Toujours le mirage du progrès (leur progrès!), l'illusion démocratique, la soif d'une fausse grandeur, l'appât d'un gain qui se révèle une chimère à l'expérience. Nos gens enoient s'ennoblir. Ils s'abêtissent. On leur a tellement fait honte de leur terroir, de leur langage, de leur métier, de leur foi, de leurs traditions, de leur vraie ressemblance qu'ils accueillent les pires bobards ainsi qu'une coquette s'appuie un masque de beauté. Faux masque qui les défigure; beauté d'emprunt qui salit leur âme. On les a humiliés, voyez-vous, pour leur faire abdiquer leur authenticité noblesse. Tel est le poison qui vient de Paris. Il y a eu un tel travail de dénigrement et d'empoisonnement de l'esprit breton, depuis que j'existe, que j'admire qu'il tienne encore.

Cet envahissement, si étranger à nos mœurs, à notre caractère, à notre fidélité bretonne, quelle résistance rencontre-t-il? Dans la presse, dans l'enseignement, dans le clergé même, il trouve des appuis, des sympathies. Je ne dirai pas des complicités. Ceux qui devraient mener la lutte sont les premiers à pactiser. Voilà le pire. Et voilà pourquoi, nous autres, à l'Union Régionaliste Bretonne, nous restons sur la brèche. Nous sommes, avec nos amis, de ceux qui ne cédon pas, Tenez, grimpons dans ma bibliothèque. »

## DANS LA BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque de M. de l'Estourbeillon est une illustration de l'adage : dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es.

D'une sobriété monastique, son plus bel ornement, avec un buste de maître de céans, est une haute cheminée surmontée des armoiries de la Bretagne. Les rayons sont envahis par les bouquins, les revues, les brochures : et tout cela parle d'archéologie bretonne, d'histoire ou de lettres bretonnes. Aperçu aussi le Lyau-tey de Maurois. Au centre de la table surchargée de papiers, un petit drapeau est planté, le drapeau blanc semé d'hermines. « Un drapeau de cinq soirs, me dit le marquis d'un air d'excuse, nous l'avons vendu par centaines. »

congrès, dont il y en a eu deux par an, de 1904 à 1913, avec la seule interruption obligée de la guerre. Cette liste est-elle incomplète? Je prie M. de l'Estourbeillon de m'en excuser. J'étais occupé surtout à le voir plongé, oubliant ma présence, oubliant le monde, oubliant tout, dans ce long passé que je l'obligeais à revivre. Enfin, la question nécessaire m'échappe :

— Qu'est-ce donc que vous évoquez en remuant tout cela?

— Quarante ans de service pour le salut de la Bretagne. Inscrivez cette phrase. Elle peut être le titre de votre papier. Elle est vraie. Elle exprime ce que j'ai voulu. Comme terrien, comme député, comme Président de l'Union, j'ai donné mon cœur à la cause bretonne. La Bretagne a été mon but, mon amitié, ma famille, mon idéal. Le jour où s'ouvre le congrès d'Hennebont, je reçois la nouvelle du décès de ma sœur. Je reviens à Penhoët. Trois jours après, j'étais à Hennebont, il fallait que je fusse là.

## DE GRANDS SOUVENIRS

— Quels congrès vous ont laissé le plus vif souvenir?

— A Saint-Nazaire... non, n'en dites rien. C'est un souvenir fâcheux. Mais parlez d'Auray, le congrès héroïque. Combes régnait. Sa fameuse circulaire du 29 septembre 1902 interdisait l'emploi du breton dans la prédication et pour l'enseignement du catéchisme. Ah! nous avons fait un beau raffût. On a défilé dans les rues. J'ai écrit, moi, au nom des soixante-dix mille Bretons du Morbihan, une protestation de la dernière énergie. Ne défendais-je pas ce que nous avons de plus sacré : notre Dieu, notre Langue? Je menaçais le ministre de la réprobation d'une race. Temps héroïques! Je me souviens encore de cette kermesse au château de Kerjean où l'abbé Perrot créa notre filiale, le Bleu Brug, destiné spécialement à s'occuper de langue et de musique. Mais peut-être l'heure la plus belle fut-elle, à Quimper, en 1924, au grand congrès panceltique, l'heure de la bénédiction des drapeaux. Ils étaient cent dix drapeaux, portés chacun par deux jeunes filles en costume local. Je les avais massés devant la cathédrale, et, dans la galerie de la façade qui se trouve entre les deux tours, sous la statue de Grallon, j'avais demandé au clergé de monter pour les bénir. C'était par un temps de grisaille et de brume. La pluie qui venait de cesser laissait flotter dans l'air un voile de mélancolie. Alors, devant le geste de la bénédiction, j'ai vu le ciel s'éclaircir d'un tendre sourire de lumière qui se posa sur nos drapeaux. Avec quelle joie, plus tard, au champ de bataille, je prononçais, après Jaffrennoz, mon grand serment de fidélité : « Devant Dieu et devant les hommes, Bretagne, ô notre mère, l'ierre sacrée et chérie de nos ancêtres, nous jurons de conserver ta foi, ton esprit, tes traditions, ton caractère, nous jurons de tout faire pour assurer leur sauvegarde afin de demeurer à jamais nous-mêmes et dignes de toi. »

## EN HAUT DE LA TOUR DE LUMIÈRE

Le beau serment, lancé à la face d'un peuple. Ai-je besoin d'avouer que je viens honnêtement d'en copier le texte? Le marquis ne déclame pas. C'est un vieil homme qui, sans grands mots, entrouvre la cassette aux images. Le voici qui me précède, franchit une porte au fond de sa bibliothèque, grimpe devant moi un escalier à spirale. Et maintenant, il me fait les honneurs de son royaume. Une pièce ronde occupant le dernier étage d'une tour que l'on voit comme un éperon de navire se dresser au-dessus des douces collines.

Des fenêtres s'ouvrent à chaque point de l'horizon.

« J'ai voulu cela, me dit M. de l'Estourbeillon. J'ai voulu du jour, du jour. Je ne puis me passer de clarté. J'aime inspecter cette étendue familière. Par là, le Morbihan. Par ici, la Loire-Inférieure. Voyez ces clochers, ils sont mes amis. Et la nuit, je veux regarder encore, au-dessus de cette terre, les lueurs du ciel. »

Un gentilhomme d'Armorique enraciné dans le passé se plaît à me révéler en lui le goût de la lumière, pour me prouver qu'il n'y a qu'une seule et même poésie, comme il n'y a qu'un seul et même amour, dans l'âme en quête de vérité. Je ne partirai pas sans avoir entendu un acte de foi.

— A quoi tendez-vous, en définitive? lui demandai-je. — A réaliser une Bretagne vivante, ayant sa vie morale à elle, dans le cadre du pacte de 1532, lequel, ne l'oublions pas, laissait à notre nation son autonomie morale et administrative.

— Et l'autonomie politique?

L'histoire, en sa courtoisie simplifiée, celle du communément, Le marquis est druide : à bon droit; mais, plutôt que la faucille, je le vois manier la hache d'arme d'un compagnon de Du Guesclin.

L'auto nous mène au château de Penhoët. Bienôt, devant un bol de cidre et le meilleur pâté du monde, nous devisons, j'allais dire les coudes sur la table. Pourquoi donc pas? Ainsi, naguère, sous un toit de Vendée, moi biscaïen, dont m'entretient mon hôte (une chaîne ancienne se renoue aujourd'hui), ami des simples, serviteur du roi, recevait au retour de la chasse les honnes gens d'alentour, qui l'aimaient bien. Il y a toujours eu des Français pour s'entendre, et les cœurs probes ignorent le mépris comme l'affectation. Et puis, certains mots ouvrent le seuil de tant de songes. Il nous suffit d'évoquer tel coin d'horizon, pas bien loin, et nous voilà partis vers un commun pèlerinage. Désormais, nous aurons dans les yeux certain ciel de Bretagne, celui qui à la pointe d'Arradon se penche vers l'île d'Arz.

## CEUX QUI TRAHISSENT

Il la connaît, sa Bretagne, le marquis; et il connaît ses Bretons. Même et surtout ceux qui trahissent.

« Vos laspers de ce matin, me dit-il, ce pourrait être des anciens de l'école libre, Comblin, à peine le certificat en poche, tournent le dos à l'église. Et lâchent aussi les champs, et quittent leur parler, leur costume, et renoncent à ce qui les fait eux-mêmes. Ce petit bougre de quatorze ans qui me disait l'autre jour : je planterai là les parents, c'est un bagage inutile; je m'en irai, je ne veux pas crever sur la terre. Entendre ça, moi dont certains fermiers tiennent la même terre depuis des siècles! Je lui ai répondu : mon gars, si tu agis de la sorte, tu pourras courir, tu n'es plus breton, je te renie! C'est vrai, on assiste à une démolition générale. Un sauve qui peut. Ah! la grande cause, je sais ce que c'est. Elle ne change pas depuis cinquante ans. Elle ne change pas, au fond, depuis 1789, depuis cette nuit du 4 août. Elle ne fait que multiplier ses ravages. Toujours le mirage du progrès, de leur progrès! L'illusion démocratique, la soif d'une fausse grandeur, l'appât d'un gain qui se révèle une chimère à l'expérience. Nos gens croient s'enrichir, ils s'abêtissent. On leur a tellement fait honte de leur terroir, de leur langage, de leur métier, de leur foi, de leurs traditions, de leur vraie ressemblance qu'ils accueillent les pires bohards ainsi qu'une coquette s'applique un masque de beauté. Faux masque qui les défigure; beauté d'emprunt qui salit leur âme. On les a humiliés, voyez-vous pour leur faire abdiquer leur authenticité, noblesse. Tel est le poison qui vient de Paris. Il y a eu un tel travail de dénigrement, et d'empoisonnement de l'esprit breton, depuis que j'existe, que j'admire qu'il tienne encore.

Cet envahissement, si étranger à nos mœurs, à notre caractère, à notre fidélité bretonne, quelle résistance rencontre-t-il? Dans la presse, dans l'enseignement, dans le clergé même, il trouve des appuis, des sympathies. Je ne dirai pas des complaisances. Ceux qui devraient mener la lutte sont les premiers à paniquer. Voilà le pire. Et voilà pourquoi, nous autres, à l'Union Régionaliste Bretonne, nous restons sur la brèche. Nous sommes, avec nos amis, de ceux qui ne cédon pas, Tenez, grimpons dans ma bibliothèque. »

## DANS LA BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque de M. de l'Estourbeillon est une illustration de l'adage : dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es.

D'une sobriété monastique, son plus bel ornement, avec un buste de maître de céans, est une haute cheminée surmontée des armoiries de la Bretagne. Les rayons sont envahis par les bouquins, les revues, les brochures : et tout cela parle d'archéologie bretonne, d'histoire ou de lettres bretonnes. Aperçu aussi le Lyauté de Mauros. Au centre de la table surchargée de papeteries, un petit drapeau est planté, le drapeau blanc semé d'hermines. « Un drapeau de cinq soirs, me dit le marquis d'un air d'excuse, nous l'avons vendu par centaines. »

Je le fais tourner entre mes doigts. C'est une de ces choses de rien qui, parce que nous les colorons de notre amour, deviennent notre fortune. Tel je pressentiment de la tendresse maternelle émeut l'enfant pour un chiffon. Ce bout d'étoffe parmi les livres me persuade mieux que des discours. Sa présence traduit sensiblement la vertu spirituelle des propos que je recueille, cette sorte de grandeur humaine qui s'attache à un sentiment juste et vrai.

Vous désirez parler un peu de nous dans *La Province*? Je me félicite de vous être ami. Et puis je connais Delahaye, Delahaye, c'est un ami. Il est aussi un fils de Bretagne, par le cœur, par les services rendus, par sa vie entière; j'allais ajouter par son caractère, sincèrement passionné, violemment têtue. On est ainsi, parmi nos chènes. Vous connaissez la devise de ma famille : *fidelis et audax*. L'audace dans la fidélité. C'est comme ça que se firent tuer les marins de l'Yser. Pour tenir. Comme cela aussi, plus modestement, nous autres régionalistes, nous tenons le coup à la fois contre l'esprit de haine qui nous déforme, et contre l'esprit d'abdication qui nous détruit.

## L'HISTOIRE DE L'U. R. B.

Nous naquîmes d'un mystère breton, le mystère de Saint Guénolé. C'était à Ploujan, l'an de grâce 1898. Nous étions tous là, Analole Le Braz, Charles Le Goffic, René de Kerviller, le comte de Chateaubriant, Maufras, Degoul, François Vallée... Bien peu demeurèrent. Après la représentation, l'on se réunît. D'un grand élan, on décida, pour la Bretagne étouffée, centralisée, brimée, corrompue, de tenter quelque chose. L'Union était fondée. J'en étais, en 1903, à Lesneven, nommé Président. Je lui donnai ses statuts.

Voulez-vous suivre, sur une carte de Bretagne, la marche de nos Congrès? Nous avons foulé de toutes parts le sol breton. Nos Congrès partout amenaient leurs séances d'étude, leurs représentations, leurs défilés historiques, une idée à nous, leurs danses bretonnes, travaux et cérémonies qui attirèrent l'élite, émeuvent la foule. Tout cela, créé par nous de toutes pièces, a été repris sous mille formes. Mais nous avons lancé le mouvement.

Je vais vous donner, année par année, la liste de nos Congrès. Elle a son intérêt pour l'histoire de la nation bretonne.

Debout, penché sur un rayon de sa bibliothèque, M. de l'Estourbeillon sort un par un les Bulletins de l'U. R. B. et me les tend, depuis les vieux cahiers au papier jauni jusqu'aux pimpants ouvrages des années dernières, remplis de photos sur papier glacé. Je copie sagement ces noms, je revis en pensée ces étapes qui tiennent de la croisade et du pèlerinage. Les lieux défilent : Guingamp, Vannes, Morlaix, Auray, Lesneven, Gourin, Saint-Jol-de-Léon, Nantes, Carnac, Questembert, Bostvenen, Jangon, Plougastel-Daoulas, Pontchâteau, Pontreux, Vitre, Châteaufort, Malestroit, Saint-Ronan, Saint-Brieuc, Redon, Rennes, Vannes, Chateaubriant, Quimper, Guérande, Perros-Guirec, Pontivy, Concarneau, Quimper, Paimpol, Janzé, Quintin, Batz, Hennebont, Crozon, Le Faouët, Saint-Nazaire, Lannilis, Redon, Lannion, Grand-Fougeray, Quimperlé... Quarante-trois

celui-ci. — Quarante ans de service pour le salut de la Bretagne. Inscrivez cette phrase. Elle peut être le titre de votre papier. Elle est vraie. Elle exprime ce que j'ai voulu. Comme terrien, comme député, comme Président de l'Union, j'ai donné mon cœur à la cause bretonne. La Bretagne a été mon but, mon amitié, ma famille, mon idéal. Le jour où s'ouvrit le congrès d'Hennebont, j'y revivais la nouveauté du décès de ma sœur. Je reviens à Penhoët. Trois jours après, j'étais à Hennebont, il fallait que je fusse là.

## DE GRANDS SOUVENIRS

Quels congrès vous ont laissé le plus vif souvenir? A Saint-Nazaire, non, n'en dites rien. C'est un souvenir fâcheux. Mais parlez d'Auray, le congrès héroïque. Combes régnaît. Sa fameuse circulaire du 29 septembre 1902 interdisait l'emploi du breton dans la prédication et pour l'enseignement du catéchisme. Ah! nous avons fait un beau raffût. On a défilé dans les rues. J'ai écrit, moi, au nom des soixante-dix mille Bretons du Morbihan, une protestation de la dernière énergie. Ne défendais-je pas ce que nous avons de plus sacré : notre Dieu, notre Langue? Je menaçais le ministre de la réprobation d'une race. Temps héroïques!

Je me souviens encore de cette kermesse au château de Kerjean où l'abbé Perrot, créa notre filiale, le Bleu de Brug, destiné spécialement à s'occuper de langue et de musique. Mais peut-être l'heure la plus belle fut-elle, à Quimper, en 1924, au grand congrès panceltique, l'héra à la bénédiction des drapeaux. Ils étaient cent dix drapeaux, portés chacun par deux jeunes filles en costume local. Je les avais massés devant la cathédrale, et dans la galerie de la façade qui se trouve entre les deux tours, sous la statue de Grallon, j'avais demandé au clergé de monter pour les bénir. C'était par un temps de grisaille et de brume. La pluie qui venait de cesser laissait flotter dans l'air un voile de mélancolie. Alors, devant le geste de la bénédiction, j'ai vu le ciel s'éclaircir d'un tendre sourire de lumière qui se posa sur nos drapeaux. Avec quelle joie, plus tard, au champ de bataille, je prononçai, après Jaffrennoz, mon grand serment de fidélité : « Devant Dieu et devant les hommes, Bretagne, ô notre mère, Terre sacrée et chérie de nos ancêtres... nous jurons de conserver ta foi, ton esprit, tes traditions, ton caractère... nous jurons de tout faire pour assurer leur sauvegarde afin de demeurer à jamais nous-mêmes et dignes de toi. »

## EN HAUT DE LA TOUR DE LUMIÈRE

Le beau serment, lancé à la face d'un peuple. Ai-je besoin d'avouer que je viens bonnement d'en copier le texte? Le marquis ne déclame pas. C'est un vieil homme qui, sans grands mots, effleure la cassette aux images. Le voir qui me précède, franchit une porte au fond de sa bibliothèque, grimpe devant moi un escalier à spirale. Et maintenant, il me fait les honneurs de son royaume. Une pièce ronde occupant le dernier étage d'une tour que l'on voit comme un éperon de navire se dresser au-dessus des floues collines.

Des fenêtres s'ouvrent à chaque point de l'horizon.

« J'ai voulu cela, me dit M. de l'Estourbeillon. J'ai voulu du jour, du jour. Je ne puis me passer de clarté. J'aime inspecter cette étendue familière. Par là, le Morbihan. Par ici, la Loire-Inférieure. Voyez ces clochers, ils sont mes amis. Et la nuit, je veux regarder encore, au-dessus de cette terre, les lueurs du ciel. »

Un gentilhomme d'Armorique enraciné dans le passé se plait à me révéler en lui le goût de la lumière, pour me prouver qu'il n'y a qu'une seule et même poésie, comme il n'y a qu'un seul et même amour, dans l'âme en quête de vérité. Je ne partirai pas sans avoir entendu un acte de foi.

— A quoi tendez-vous, en définitive? lui demandai-je.

— A réaliser une Bretagne vivante, ayant sa vie morale à elle, dans le cadre du pacte de 1532. Inquiète, ne l'oublions pas, laissait à notre nation son autonomie morale et administrative.

— Et l'autonomie politique?

— Allons, il ne s'agit pas de faire de la Bretagne une autre Irlande. La nation celle s'est donnée librement pour toujours, elle ne retirera point sa parole. Elle entend seulement être traitée pour ce qu'elle est : une race distincte, une nation originale ayant, dans le sein de la communauté française, sa vie particulière.

D'ailleurs, l'U. R. B. ne fait pas de politique. D'autres font de la politique et antifrançaise. Ce sont des jeunes. C'est une société de jeunes, avec leur drapeau de société, qui ne sera jamais le drapeau national. Laissons-les s'agiter.

Notre souci à nous, c'est l'Âme Bretonne. C'est la personnalité de notre pays; ce qui chez nous est unique et ancien, le fond celtique indétruite, tel qu'il se traduit par les croyances, les mœurs, le costume, la musique, le théâtre, la poésie, le langage. Ce fond d'amour séculaire qui s'exprime dans un drapeau séculaire, voilà ce que nous servons de tout notre cœur. Nous voulons défendre et garder ce qui fait que nous sommes nous-mêmes. Nous voulons rester fiers de nous.

Par-dessus tout, sauver la langue. Parce que sauver la langue, c'est maintenir l'esprit. Je vais vous citer deux manifestations capitales de ma vie publique. En 1923, Poincaré prescrivait par une circulaire au recteur de l'Académie de Strasbourg, l'enseignement de l'allemand et du haut alsacien dans les écoles de son obédience. J'ai écrit à Poincaré une lettre réclamant à Rennes des ordres identiques. Ma démonstration était irréfutable; elle n'a pas été réfutée. Mais surtout, j'ai l'orgueil d'avoir adressé, en 1919, aux plénipotentiaires de la paix et aux membres de la commission pour la Société des Nations, une lettre sur le respect des langues, fondement intangible du droit public. On a fait pas une charte de l'idée régionaliste bretonne? Deux mille signatures m'ont appuyé alors, toutes les autorités de l'église bretonne. Et voyez les réponses que les traités de Saint-Germain et de Trianon reproduisent mon texte. Le jour où, par impossible, car je ne crois guère, la proposition Trémintin serait votée, monde j'ai été le promoteur de ce vote dont l'avenir spirituel de la Bretagne dépend : l'enseignement à nos enfants de leur langue naturelle. »

## ENTRE SEULS FRANÇAIS

M. de l'Estourbeillon me tend le texte de sa lettre aux plénipotentiaires. Je le relis à haute voix. Le marquis écoute et se tait. Puis il murmure : « On voulait que j'écrive à Wilson directement. Eh bien, non. J'ai refusé. Ce n'est pas à un Breton de faire appel aux étrangers. Si nous sommes Bretons en France, passés les frontières nous sommes et resterons Français. »

Au congrès qui va se réunir à Etahles, l'U. R. B. élèvera son chef : quatre-vingts ans d'existence, quarante ans de dévouement public. Un cœur et des forces qui ne trahissent pas. Autour du vieux luttant se réalisera une fois de plus l'unanimité; car tout de même ce monde cruel n'est pas privé de justice.

CHARLES CONSTANTIN.